

## 9) « La terre a donné son fruit »

Nous l'avons vu au dernier chapitre : la prostration jusqu'à terre exprime l'humilité. Pratiquement tous les passages de la Règle où revient le mot « *terra* – terre » sont des passages où saint Benoît demande de baisser humblement les yeux, ou des passages où il demande de se prosterner pour redevenir humble après une faute ou un péché d'orgueil.

Nous avons donc besoin de toucher la terre, de trouver toujours à nouveau le contact avec la terre, de le trouver avec les yeux, avec la tête ou avec tout le corps, pour retrouver le vrai sens de ce que nous sommes, de la terre de laquelle nous sommes pétris, et cela comme pour démolir les constructions fictives de notre orgueil qui faussent notre relation avec nous-mêmes, avec les autres, avec Dieu. Cela nous fait retrouver notre vérité originelle, qui est une vérité féconde, fécondée par le Souffle de Dieu.

Combien de fois nous sentons que l'Esprit de Dieu nous fait défaut. Mais nous prétendons Le retrouver seulement spirituellement, seulement, pour ainsi dire, en montant au Ciel Le chercher, comme pour attraper la Colombe au vol... Et nous négligeons de commencer par la terre, par ce qui est à notre portée, par ce dont nous sommes pétris. L'Esprit peut nous féconder s'il trouve en nous la terre, une terre disponible à l'œuvre du Dieu qui veut nous modeler à son image.

Je crois qu'on pourrait lire toute la Règle à la lumière de cette vérité. Saint Benoît nous veut pneumatophores, habités par l'Esprit Saint, le cœur dilaté par la charité. Il nous demande pas mal de pratiques « spirituelles », comme l'Office divin, la lectio, le silence. Mais ce n'est pas tant par la spiritualité qu'il travaille à ce but. Il préfère préparer en nous la terre féconde ; il commence par l'humilité, et il recommence toujours par l'humilité, par la terre. Et l'humilité, pour lui, n'est pas seulement une vertu intérieure. Elle est une terre qui comprend toute la vie au monastère, tout ce que l'on fait et tout de ce que l'on vit au monastère, la communauté, le travail. Seulement si on prépare cette terre, l'Esprit peut nous féconder et porter du fruit en nous. Dans l'Office selon la Règle de saint Benoît on chante chaque matin aux Laudes le psaume 66 qui dit : « La terre à donné son fruit ; Dieu, notre Dieu, nous bénit ! » (Ps 66,7).

Mais pensons particulièrement à Marie. C'est elle, surtout, la terre féconde qui a donné son Fruit, par l'œuvre de l'Esprit. Sans jamais la nommer, saint Benoît veut nous éduquer à nous laisser engendrer par elle à l'humilité de la terre que Dieu bénit.

C'est justement à ce niveau que nous devons aussi comprendre l'importance du travail manuel dans la vie monastique bénédictine. Le travail pour Benoît est un retour à la terre, c'est comme se prosterner à terre pour retrouver l'humilité que Dieu peut féconder de son Souffle de vie. « C'est alors qu'ils seront vraiment moines, lorsqu'ils vivront du travail de leurs mains, à l'exemple de nos pères et des Apôtres » (48,8). Ici, saint Benoît parle du travail agricole, du travail de la terre. Il dit cela bien conscient que ce type de travail ne sera pas toujours et pour tous le travail usuel. Mais il le dit pour que les moines gardent la conscience que c'est dans cet esprit que nous devons travailler, même dans les services qui ne touchent

pas la terre, même dans les travaux intellectuels ou à l'ordinateur. Car le travail de la terre est le travail d'Adam, déjà au jardin d'Eden, c'est le travail qui nous humanise, qui nous fait mieux toucher ce que nous sommes.

Cette affirmation, pourtant assez absolue, saint Benoît l'exprime à propos de travaux qui, je le répète, ne devaient pas être usuels pour les moines de ses abbayes : les travaux des récoltes. D'ailleurs, cela fait partie de la nature des choses qu'on ne récolte pas toute l'année. Mais il semble que saint Benoît voulait que, de cette expérience qui n'était qu'exceptionnelle, ses moines tirent une attitude à garder dans tous leurs travaux, et même dans leur relation avec toute la réalité. De même que les gestes de prostration, qui éduquent à l'humilité, ne peuvent pas se faire à longueur de journée, tandis qu'il faudrait être humble tout le temps, ainsi il faut nous laisser éduquer à un type de relation constante avec la réalité par un travail manuel exceptionnel et astreignant comme les récoltes de l'été et de l'automne.

Mais lisons la phrase du chapitre 48 qui précède celle que j'ai citée plus haut, « c'est alors qu'ils seront vraiment moines... ». Benoît écrit : « Si les frères se trouvent obligés, par la nécessité ou la pauvreté, à travailler eux-mêmes aux récoltes, ils ne s'en affligeront point » (v. 7).

Cette phrase nous dit beaucoup de la relation au réel à laquelle la Règle veut nous éduquer. Tout d'abord, elle nous rappelle que la réalité est la réalité, et que la fuite est une illusion, une sortie de la réalité, une négation de la réalité, qui ne peut que nous conduire à une impasse, voire au nihilisme. Nous courons tous le danger de vouloir vivre notre vocation à partir seulement de ce que nous pensons, de ce que nous imaginons, de nos sentiments, de nos goûts. Dans ces cas, la réalité devant nous ne peut être qu'une entrave, une suite de contretemps qu'il faut tout le temps essayer d'éviter, de fuir, de censurer. Nous avons notre projet, notre projet idéal, et à ce projet ne peut correspondre qu'une réalité idéale qui ne le contrarie pas. Mais voilà que la réalité réelle nous embête, souvent dès notre lever au matin. La réalité est terriblement objective. Et saint Benoît décrit ici cet objectivité avec deux termes : « *necessitas loci* – la nécessité du lieu » et « *paupertas* – la pauvreté ». La nécessité du lieu, ce sont les circonstances telles qu'elles se présentent aujourd'hui. Le blé est mûr, il n'y a personne pour le moissonner à notre place, et nous avons besoin de l'engranger si nous voulons avoir du pain pour toute l'année.

La pauvreté est étroitement liée à cette nécessité, la pauvreté qui, avant d'être une situation économique, est notre vrai état face au réel, face aux circonstances. Nous sommes pauvres, nous sommes limités, nous n'avons pas les moyens, les forces, les aides, pour nous permettre le luxe de vivre selon nos rêves.